
Simon Harel. *Le récit de soi.* Essai. Montréal: XYZ éditeur, col. Théorie et littérature, 1997.

Qui suis-je? Qui est l'Autre? Quels sont les rapports entre ces deux interlocuteurs? Qu'est-ce que la littérature, sinon l' "évocation lumineuse de la vie inconsciente" (45)? La psychanalyse? En quoi consistent les "épousailles difficiles entre littérature et psychanalyse" (23)?... Simon Harel multiplie les questions (seize dans les huit premières pages, sans compter celles qui se trouvent dans les citations), inquiète puis angoisse son lecteur qui le suit tant bien que mal, selon que sa formation (lectures, études) se rapproche ou s'éloigne de la sienne, dans l'espoir qu'à la fin de cet essai de 238 pages la lumière se fera comme au premier jour de la création ou à la dernière séance d'une "analyse."

La théorie du "récit de soi," telle que l'expose Simon Harel, s'appuie sur les échanges épistolaires entre Sigmund Freud, "l'inventeur et le destinataire de la chose psychanalytique" (115), et Arthur Schnitzler, "modèle littéraire prestigieux" (23), qui, ne s'étant jamais rencontrés, deviennent, à la lettre, des personnages littéraires, chaque missive envoyée à l'autre, renvoyant aussi au signataire, ce qui fait de chacune un élément d'auto-analyse que le récipiendaire doit interpréter à son tour pour y répondre. Il s'établit, très tôt dans leur correspondance, une relation père/fils entre les épistoliers, le père de la psychanalyse trouvant en Schnitzler l'"imago paternelle" (24), source d'effroi et de jouissance.

Plus loin, Harel explore chez Michel Leiris, autobiographe, le "passage entre l'écriture analytique et l'espace littéraire" (93).

Dans la seconde partie, Harel établit le rapport qui existe entre Freud et ses disciples:

Se situer à la place de Freud, telle est l'une des premières formes identitaires de l'identification à un refoulé qui est tout à la fois dévoilé et caché. Tout analyste, quelle que soit par ailleurs sa manière de pratiquer l'analyse, a partagé un temps cette illusion d'omnipotence qui le transformait en Fils ou en Fille digne de Freud (116).

Cela fait, Harel laisse entendre où il se situe par rapport à Julien Bigras, dont le spectre hante les quelque cent dernières pages du présent essai, en avançant que Bigras "refusa cette fausse neutralité que représente la prise de parole théorique" (120), assertion dangereuse venant d'un théoricien, me semble-t-il, puisqu'elle pourrait détruire ce qui la précède comme ce qui la suit. Et on dirait que c'est justement à ce travail de Pénélope que se livre Harel dont l'enthousiasme, la passion même, n'a d'égale que la rigueur scientifique, le professeur de littérature de l'Université du Québec à Montréal se

confondant avec le psychiatre, qu'il est également, tout en luttant contre lui, un peu sans doute comme Freud, comme Julien Bigras tourmentés par le démon de la littérature tout en entendant celui de la psychanalyse.

Pierre Karch
Université York

Salah Stétié. *Fièvre et guérison de l'icône*, présentation d'Yves Bonnefoy. Paris: Imprimerie Nationale/Éditions UNESCO. 1998. 159 pages. 139FF. ISBN 2-7433-0113-9.

As Yves Bonnefoy writes in his preface to this remarkable yet richly characteristic collection, Salah Stétié's originality lies in his capacity for weaving a vast "tapestry ... of representations that undo themselves in a great continuous stirring of linguistic matter." The "face" of his poetry, like the face of being itself, Stétié perhaps best describes himself when he declares, in *Dormition de la neige*:

Et son visage un peu d'ardente neige
Offerte à toute nuit par toute nuit.

As André du Bouchet has recently written in *Pourquoi si calmes*, in a generalising manner, of course: "lisant, ne cherchez pas à reconstituer, restez sur l'obscurité de cette neige." And, indeed, in slowly reading our way through the swarming poetic meditations of *Fièvre et guérison de l'icône* — on the imbrication of immanence and transcendence, appearance and being, "stone" and "foam," "windy allegory" and the dark mystery of some intuitable ontic "fulguration" — we should be ill-advised to seek the stability of absolutes where, visibly, despite the teeming possible equations our reading mind forms and unforms, no such stability is finally available. Essentially coherent syntax and prosody do, indeed, provide structure and focus, though feverishly image after image, yet both semantic-referential ellipsis and this kaleidoscopic imaging process urge upon us a recognition of the need to resist the temptation of concealing iconic meaning. It is in this way that, whilst not deriding the very representations our language ceaselessly constructs for us, we can "cure" ourselves of any addiction to them. Does this, we might ask, lead to an invalidation of language's constructions? Absolutely not; but what is brought about is the creation of a healthy tension between the at times to readily arrogant pretensions of human symbolic systems and an appreciative, even loving contestation of these same systems. Just as Stétié's language